

laura
kasischke

en un monde
parfait

Christian Bourgois éditeur



EN UN MONDE
PARFAIT

*du même auteur
chez le même éditeur*

À MOI POUR TOUJOURS
À SUSPICIOUS RIVER
LA COURONNE VERTE
RÊVES DE GARÇONS
UN OISEAU BLANC DANS LE BLIZZARD
LA VIE DEVANT SES YEUX

LAURA KASISCHKE

EN UN MONDE
PARFAIT

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric CHÉDAILLE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
In a Perfect World

© Laura Kasischke, 2009
© Christian Bourgois éditeur, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02115-8

Extrait de la publication

*à Bill,
avec mon affection pour Jack et Lucy Abernethy,
et des océans de gratitude pour Lisa Bankoff*

Mais il me faut revenir au début de cette
étonnante époque...

Daniel Defoe,
Journal de l'année de la peste

... et les branches, chargées de fleurs, se
refermèrent sur eux...

Hans Christian Andersen

Première partie

Si vous LISEZ ceci, vous MOURREZ !

Jiselle reposa le journal intime sur le canapé, là où elle l'avait trouvé, et sortit avec l'arrosoir. Il faisait déjà trente degrés, mais une brise matinale soufflait de l'ouest, apportant avec elle les senteurs du ravin. Elle s'en emplit les poumons, puis s'agenouilla pour regarder sous les pierres qui séparaient le jardin de la pelouse.

Cela faisait un mois qu'elle était épouse et belle-mère.

Là, dans un coin d'ombre, se pressait un cercle de violettes, bleu pâle et mauves. Menues, tendres, soyeuses, papillotantes. Si elles étaient douées de la parole, se dit Jiselle, elles glousseraient de rire.

Elle les avait remarquées quelques jours plus tôt en passant le râteau. Cette tache de couleur au milieu des feuilles mortes délavées et autres débris de l'été avait accroché son regard, et elle s'était accroupie pour les compter (*vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq*) avant de les recouvrir.

Ces violettes avaient réussi à traverser canicule et sécheresse. L'été le plus chaud et le plus sec depuis

un siècle. Est-ce qu'elles ne méritaient pas des égards particuliers ? Si le bon Dieu ne les leur témoignait pas, il lui revenait à elle de s'en charger.

Dès lors, sortant chaque jour avec son arrosoir, Jiselle était invariablement surprise de trouver toujours en vie ces petites fleurs nichées dans leur ombreuse fissure.

Elle savait qu'elles ne pourraient durer beaucoup plus longtemps car on annonçait un temps encore plus sec et plus chaud ; c'est pourquoi ce matin-là, après les avoir arrosées, elle en cueillit une. Ayant recouvert les autres, elle l'emporta à l'intérieur, l'installa avec un peu d'eau fraîche dans un verre à alcool souvenir de Las Vegas, la plaça sur le comptoir de la cuisine et prit du recul pour l'admirer et goûter la petite touche féminine ainsi apportée à la pièce (Mark, qui rentrerait le lendemain, apprécierait une telle initiative, considérant que sa femme prenait ses marques, se sentait plus à son aise, commençait de décorer la maison comme si c'était la sienne) ; puis elle lui tourna le dos, quitta la cuisine pour gagner la chambre afin de faire le lit, et c'est alors qu'elle l'entendit *hurler*.

Un cri de petite fille, aigu, perçant, terrible, qui fit se dresser le duvet de ses bras et sourdre un film de sueur sur sa nuque. Se retournant vivement, le cœur battant à rompre, une main plaquée sur la bouche, elle regagna précipitamment la cuisine pour voir ce dont il s'agissait.

La violette n'avait pas crié, bien évidemment. Elle reposait bien tranquillement à sa place, penchée au-dessus du bord du verre. Peut-être paraissait-elle plus défaite que quelques secondes plus tôt, la tête inclinée

d'un air d'acceptation, comme attendant avec résignation que s'abatte la hache.

Jamais elle n'aurait été capable de hurler.

Ce hurlement avait été poussé par Sara au moment où elle avait appris la mort de Britney Spears.

Personne n'avait encore prononcé le mot d'*épidémie*, ni celui de *pandémie*. Nul ne parlait de calamité.

La première manifestation avait frappé, plus d'un an plus tôt, une maison de retraite de Phoenix, dans l'Arizona, laissant miraculeusement les pensionnaires indemnes, mais fauchant sept infirmières et aides soignantes. Sur quoi un certain nombre d'habitants fuirent la ville – avançant la date de leurs vacances, condamnant leur maison avec des planches, s'installant dans des cabanes en montagne, séjournant chez des parents –, mais il n'y eut pas d'évacuation en masse. La grippe de Phoenix parut circonscrite, explicable. On l'imputa à la nouvelle moquette de l'établissement, puis à la contamination de gaines de ventilation où l'on trouva une chauve-souris morte.

L'animal était momifié. Il n'était plus que cendres. Les gens de la protection civile arrivèrent avec leur combinaison orange. Ils en emportèrent les restes dans un sac en plastique.

Ensuite, quelques célébrités succombèrent, ailleurs, à ce qui semblait bien être la grippe de Phoenix – la vedette d'une série télé, Shane McDermott, Gena Lee Nolan, ainsi que la fille d'une actrice qui avait tenu un petit rôle des années plus tôt dans *Les Sopranos* – et même si les décès d'anonymes n'étaient pas annoncés publiquement, il se disait que les fleuristes de tout le pays n'arrivaient plus à satisfaire la demande.

À sa livraison le jour même, *Interflora substitua* « Seulement deux jours pleins pour la plupart des compositions ! » et on rapportait que des gens achetaient des antibiotiques et du Tamiflu en gros sur Internet, ce qui causait des ruptures de stock. Mais seuls les hystériques retirèrent leurs enfants de l'école ou quittèrent le pays.

Quand un voyageur tomba malade après avoir pris un avion ayant en soute le corps d'une victime de la grippe, une loi fut votée prescrivant que, dans le cas où leur appareil transporterait des restes humains, les passagers devaient en être informés. Toutefois, du fait de la guerre en cours, cela arrivait si fréquemment que cela n'eut pas d'effet sensible sur les habitudes de déplacement. On incita les hôtesses à programmer leurs instructions relatives à la sécurité à un moment où cela pût faire diversion pendant que les bagagistes chargeaient les cercueils ; mais, de ce côté-là de l'avion, les passagers, qui n'avaient de toute manière jamais été passionnés par ce laïus sur la sécurité, observaient l'opération avec gravité, collant parfois le nez au hublot afin de mieux voir.

Pour ce qu'en savait Jiselle, nul n'avait jamais exigé d'être transféré sur un autre vol pour cause de cadavre dans la soute ; et d'une manière générale on parlait très peu, en public ou en privé, de la grippe de Phoenix, même si l'on ne tarissait pas de commentaires sur l'étrange année que l'on venait de passer.

Marquée par de curieux phénomènes météorologiques, des pluies de météores, la découverte dans des forêts tropicales humides et au fond des océans d'espèces que l'on croyait éteintes, c'était le genre d'année que l'on pouvait associer à une apocalypse, si

l'on était porté à ce type d'associations, ce qui semblait le cas de plus en plus de gens.

Taches solaires. Tremblements de terre. Ouragans. Tornades.

Plus d'un an auparavant, dans ce qui lui apparaissait comme une autre vie, vécue par une femme différente, Jiselle se trouvait dans le bar d'un hôtel d'Atlanta en train de regarder le bulletin météo sur Weather Channel (présentatrice blonde décolorée en tailleur rose vif). Faisant tourner un globe dans la paume de sa main, cette dernière annonçait un temps plus déréglé.

D'un bout à l'autre de la terre !

On était en mars, arrivé cette année-là, disait-on, comme un lion poursuivi par un agneau.

Quand le commandant Dorn lui adressa la parole, Jiselle se détourna du poste pour lui faire face, un verre de vin à la main – verre qu'elle buvait à petites gorgées et dont le pied pendait entre ses doigts, un peu de la façon dont la météorologiste tenait le monde.

« Est-ce que je peux vous offrir un autre verre ? » lui demanda le pilote.

Jiselle était en tenue – jupe droite bleue, collants de soie, corsage bleu ciel – et les petites ailes en laiton étaient déployées sur son cœur, comme s'il possédait le don de voler. Elle portait également une paire de souliers magnifiques qu'elle avait achetée quelques semaines plus tôt à Madrid, dans une boutique vieillotte du centre de la ville. La regardant fouler le plancher avec ces escarpins aux pieds, un vendeur pourvu d'un bouc et d'une fine moustache noire avait lancé un « *Perfecto !* ».

Assise sur son tabouret de bar, elle avait croisé ses longues jambes et faisait osciller lentement celle de dessus, cherchant à se calmer après cette épouvantable soirée où ils étaient restés bloqués sur la piste sous une pluie torrentielle pour finalement recevoir l'ordre de retourner au terminal. Il était maintenant près de minuit. Tandis que le commandant Dorn attendait une réponse, un des très beaux souliers, celui que Jiselle balançait au bout de son pied, lui échappa et chut au sol.

En moins d'une seconde, le commandant Dorn tomba à genoux et ramassa le soulier comme pour l'examiner à la lumière tamisée du bar, puis il le lui remit au pied avec un bref chuintement, cependant qu'à une table voisine un groupe d'hommes d'affaires s'esclaffait et applaudissait. Jiselle avait rougi. Le commandant Dorn se releva en lissant son pantalon et esquissa une révérence avant de se rasseoir.

Jiselle avait ce soir-là trente-deux ans.

Elle avait été demoiselle d'honneur à six reprises.

Qu'on lui demandât de tenir ce rôle ne laissait jamais de l'étonner. Elle n'avait en fait eu que peu d'amies proches au cours de sa vie, et aucune d'entre elles n'avait été du nombre de ces six mariées. Mais les hôtesse de l'air faisaient vite connaissance et ces amitiés gagnaient aisément en intensité – escale prolongée, blizzard, atterrissage épouvantable sous des trombes d'eau – et se terminaient tout aussi promptement.

« C'est juste que tu sais être belle dans une robe tarte », avait avancé un de ses petits amis, un jour

qu'elle se demandait à voix haute si elle était faite pour le rôle.

Et peut-être était-ce vrai.

D'une demoiselle d'honneur elle possédait les jambes galbées, la taille de guêpe, les cheveux blonds retombant sur les épaules. Lors de ces mariages, les photographes semblaient toujours s'intéresser particulièrement à elle, lui faisant signe de venir poser près du gâteau, la priant de s'agenouiller auprès de la mariée et de tenir la traîne de dentelle.

Elle avait porté du satin vert et de la mousseline jaune et quelque chose de rose et d'empesé. Elle avait arboré des faveurs dans les cheveux ou accrochées au sommet du crâne ou retombant sur les épaules. Une mariée demanda à ses demoiselles d'honneur de porter un diadème en diamants fantaisie et, bien que la dernière fois qu'elle en avait coiffé un remontât à un spectacle chorégraphique du cours élémentaire, *Casse-Noisette*, elle s'était exécutée — tout comme elle avait docilement sauté, au milieu du crépitement des flashes, pour attraper chaque bouquet qui passait au-dessus d'elle.

Elle s'était fait peloter par les oncles alcoolisés des mariées successives, s'était fait écraser les orteils sur la piste de danse par leurs costauds de frères. La mère d'une mariée l'avait prise à part pour lui demander : « Jiselle, ma chérie, quand donc assisterez-vous à *votre* mariage ? », à quoi elle s'était bornée à sourire en battant des paupières.

« Toujours demoiselle d'honneur, et mariée, jamais, lui avait dit sa mère en deux ou trois de ces occasions.

— Maman, je...

— Tu n’as pas à m’expliquer ça, à moi, ajoutait sa mère. Crois-tu que, si j’étais en position de me remarier, je le ferais ?

— Non », répondait maladroitement Jiselle, comme s’il s’était agi d’une véritable question.

Il n’en était rien. Après avoir flanqué son père à la porte, en même temps que Bingo, le petit chien qu’il venait de ramener à la maison, la mère de Jiselle avait emporté leurs photos de mariage dans le jardin et les avait brûlées l’une après l’autre, cependant que Jiselle suivait la scène à la fenêtre, par-dessus l’évier de la cuisine. Les photos se recroquevillaient en chauves-souris noires et se changeaient en cendres avant que sa mère les laissât choir.

Jiselle était tour à tour tombée amoureuse, trop tôt, de deux garçons paumés – l’un pratiquant le hockey, l’autre le basket-ball. Ensuite, quelques années lui échappèrent en compagnie d’un homme marié. Il y avait eu des intermèdes, d’abord avec un membre de l’infanterie de marine britannique, puis avec un kleptomane. Un percussionniste. Un bagagiste souffrant d’un problème d’alcool. Puis quelques années durant lesquelles elle pensa avoir définitivement tiré un trait sur les hommes.

Elle avait déjà enterré l’amie qui aurait été sa demoiselle d’honneur et le père qui l’aurait menée à l’autel. Quand une telle lui demandait si elle voulait rencontrer son cousin médecin, ou telle autre le timide meilleur ami de son mari, elle déclinait poliment. Elle s’absorbait dans ses occupations, tâchant de se convaincre et de convaincre les autres qu’elle n’était pas dans l’attente.

Remerciements

Je dois beaucoup à Katherine Nintzel pour l'aide qu'elle m'a apportée sur ce roman. Je remercie également Laura Thomas et Carrie Wilson pour les faits divers et les aperçus qui y ont trouvé leur place.

Réalisation : Nord-Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : octobre 2010. N° 2072 (00000)
Imprimé en France